

Art

VOYAGER AVEC ELLE

Laurence Marcout

PHOTOS AIMABLEMENT FOURNIES PAR TANG HUANG-CHEN

Artiste de l'éphémère et de l'intangible, Tang Huang-chen cherche à comprendre – et à nous faire ressentir – ce qui nous pousse à voyager. Une exploration *urbi et orbi* qui a surtout pour but de susciter une réflexion autour de notre besoin de communiquer



Une installation de Tang Huang-chen pour l'exposition-retour de « *Tu parles, j'écoute* », à Paris, en 1998.

Tang Huang-chen est cette femme frêle qui pousse parfois la discrétion jusqu'à créer des œuvres à piétiner. Il y a eu, au début des années 90, ces monticules de farine sur le plancher d'IT Park, LA galerie d'art contemporain de Taipei dont elle est l'un des fondateurs, et ces petits bateaux en papier alignés sur la chaussée...

Se tenant loin de la fureur et du bruit qui agitent la scène de l'art, elle concentre, depuis près d'une dizaine d'années déjà, son énergie sur l'idée du voyage. De cette réflexion est née une série d'œuvres inclassables, entre installation, théâtre et happening, dans lesquelles le public est à la fois matériau, sujet et spectateur. « *Je pars en voyage* » en est à sa 7^e incarnation – sachant toutefois que le même « voyage » recouvre parfois plusieurs créations. Ainsi, en octobre, en résidence au Camac, le Centre d'art contemporain de Marnay-sur-Seine, en France, Tang Huang-chen a réédité le 5^e de

ses « voyages », poétiquement intitulé « *Carte postale vivante avec paysage* ».

L'idée de cette série, explique-t-elle, lui est venue en 1998, au moment de « *Tu parles, j'écoute* », une exposition qui marqua en quelque sorte l'irruption de l'art contemporain taiwanais sur la scène internationale. La commissaire d'exposition française Cécile Bourne avait réuni des artistes européens et taiwanais pour deux expositions, l'une à Taipei, l'autre à Paris, autour du thème de la communication et du dialogue.

Le voyage serait-il une tentative de communication ? Tang Huang-chen est intriguée par notre besoin de planifier nos déplacements à l'aide de cartes et de plans, de numéros de téléphone et d'instructions, et elle compare cette quête à celle du chercheur d'or. Il cherche, mais que trouvera-t-il ? Le but du voyage est-il bien d'arriver quelque part ? « *Le voyage, dit-elle, c'est une succession de choix.* »

Sans cesse, depuis 1998, dans l'œuvre de Tang Huang-chen, les concepts du voyage et de la communication sont inextricablement liés. Mais si elle voyage, ce n'est pas pour découvrir un ailleurs, c'est pour se replonger dans son propre vécu affectif. Plus qu'un déplacement linéaire, c'est un retour sur soi, une boucle. La pérégrination comme auto-analyse, en quelque sorte.

Dans « *Je pars en voyage I – Pékin* », Tang Huang-chen met face à face deux postes de télévision, si proches l'un de l'autre qu'il est à peine possible de passer entre et de s'apercevoir qu'ils diffusent le même film. Métaphore du flux croisé des propagandes et des discours... « *J'ai supprimé la fonction de ces téléviseurs qui était de donner à voir. On regarde et on ne voit rien.* »

Tang Huang-chen n'a pas fait le voyage jusqu'à Pékin. « *C'était important que je n'y aille pas, explique-t-elle, parce que Pékin est pour moi, depuis l'enfance, une ville trop importante.* » L'artiste refuse de confronter le réel avec sa réalité. En même temps, ces deux téléviseurs semblent résumer l'état de misère des contacts humains

dans lequel se trouve notre société, alors que les outils de la communication n'ont techniquement jamais été aussi sophistiqués.

L'expédition suivante sera pour Tang Huang-chen une façon de conjurer sa peur de l'inconnu. Pendant deux mois, elle se déplace tous les jours d'une ville à l'autre, entre Taipei, Kaohsiung, Taichung et Taitung. Toute une installation (téléviseur et téléphone), dans chacune de ces villes, donne l'illusion d'un dialogue possible avec la voyageuse. Décrocher le téléphone ne permet toutefois que de l'entendre réciter le nom des villes sur son itinéraire, pas de converser avec elle. Mais on peut lui envoyer une carte postale, en suivant des instructions précises. Ce n'est donc pas celle qui est partie qui envoie de « bons baisers de Taichung » ou des « souvenirs affectueux de Kaohsiung », mais celui qui est resté.

Le sociologue Frank Muryard, qui suit l'œuvre de Tang Huang-chen depuis dix ans, explique ainsi le travail sur l'inconscient auquel elle se livre : « *L'actuel et le moment présent du mouvement créatif se connectent au passé inscrit dans la mémoire, mémoire de l'esprit comme du corps. L'action proposée au spectateur est la réactualisation des souvenirs et des désirs projetés dans l'avenir de l'individu, souvenirs d'enfance, souvenirs d'espairs comme souvenirs de cet autre espace de vie qui subsiste à l'intérieur de chacun en dépit de son immersion dans une vie largement déterminée par la société.* »



Une des cartes postales de *Je pars en voyage V*. Il s'agit, dit l'artiste, de « *faire un vrai voyage pour photographier une vraie carte postale de paysage. (Mais existe-t-il de fausses cartes postales de paysage ?)* ».

Le matériau de prédilection de Tang Huang-chen, ce sont les gens, la foule anonyme, les badauds. Et d'une certaine façon, ce qu'elle propose, c'est une connexion avec un souvenir personnel. Par

exemple, lorsqu'elle prononce au téléphone le nom de la ville de Kuangfu, célèbre pour ses glaces et sorbets, elle peut imaginer que, à l'autre bout du fil, son interlocuteur verra surgir dans sa mémoire des images, des goûts d'enfance oubliés. « *Le souvenir est plus vrai que le voyage* », dit-elle. Chaque lieu évoque des choses différentes pour chacun, et l'artiste préfère laisser son auditoire retourner dans sa tête ses propres images. Là intervient une redéfinition fondamentale du voyage : l'intérêt n'est pas dans le fait de se rendre d'un point A à un point B, mais dans ce que cette translation suscite comme situations, réflexions. Tout, dans le processus du récit est donc biaisé. Un téléviseur la montre en train de conduire, mais ce n'est pas du direct. Au bout du fil, sa voix pré-enregistrée égrène des noms de villes.

« *La présentation visuelle n'est pas très forte, commente la critique d'art Mio Iwakiri, et pourtant son œuvre a une certaine force dans sa structure invisible. Ce qu'elle suggère, ce sont des expériences du quotidien, à la fois subtiles et anodines, mais qui sont reliées à un contexte socio-historique plus large.* »

Le mois dernier, de retour de Marney-sur-Seine, Tang Huang-chen a participé à un événement culturel organisé par la fondation Dimension pour les arts, au Centre de loisirs pour enfants de Yuanshan, à Taipei. En fait, raconte Mio Iwakiri, l'artiste avait fait tout un travail préparatoire dès le mois de juillet en interrogeant des passants sur leur enfance, dans les marchés, dans les temples, dans la rue, puis en les invitant à partager leurs souvenirs, en août. Une vingtaine de personnes sont finalement venues la rejoindre le 18 novembre à Yuanshan. En maillot et bonnet de bain bleu vif, Tang Huang-chen « nage » la brasse debout sur le béton, au milieu des tourniquets d'arrosage, et elle encourage le public à faire de même. « *J'ai été très impressionnée, vers la fin, de les voir faire semblant de nager sur cette esplanade (à l'endroit où s'élevait une piscine qui n'existe plus), et ils s'amusaient tellement ! Je pense que cela n'aurait pas été possible s'ils n'avaient pas fait la démarche de comprendre l'œuvre et leur relation avec elle, en juillet dernier. Tang Huang-chen dit qu'ils avaient un certain sentiment d'être "d'âge mûr", et qu'en participant à son œuvre, ils ont rencontré ceux qu'ils furent naguère, ont retrouvé des souvenirs de terrains de jeux, une partie de leur mémoire qui avait été complètement oblitérée.* »

Tang Huang-chen joue avec les spectateurs, au sens théâtral comme au sens ludique. Elle affectionne les jeux de piste absurdes, les bouts de papier, les listes étranges. Témoin son 3^e voyage, en 2000. Retournée « chez elle », à IT Park, elle invite le public à participer à une sorte de chasse au trésor qui permet de reconstituer son « *Voyage II* » et, au final, de gagner un lot – un morceau de papier sur lequel est marqué un prix : « *Bon pour un passage aux toilettes gratuit* », « *Bon pour une conversation avec des gens de la galerie* », « *Un conseil : offrez-vous une excellente tasse de café pour 100 dollars au bar de la galerie* »...

Les choses se compliquent, ou plutôt continuent de tomber dans l'absurde, avec « *Je pars en voyage IV* ». Tang Huang-chen réunit un groupe d'acteurs sur une plage de Taitung pour leur faire répéter un texte sans aucun rapport avec le jeu qu'elle leur impose. Ils miment les gestes du quotidien – se brosser les dents, s'habiller, prendre une douche... – tout en déclamant un récit de voyage dont elle est l'auteur. « *C'était très dur pour les acteurs, reconnaît-elle. Il n'y avait pas de scène, pas d'éclairages, juste ces gens qui, en bougeant, devenaient un espace, le champ sensible.* »

Passe un typhon sur cette plage, et les acteurs poursuivent dans leur apparente schizophrénie. « *J'essaie de passer par un certain geste choisi, je l'exécute et le fais exécuter pour relever la réalité existentielle radicale [...], donner à réfléchir,* dit Tang Huang-chen pour expliquer sa démarche. *Mes œuvres sont comme une gifle, elles frappent, poussent un cri profond, questionnent sur la possibilité pour chaque individu de trouver le sens de leur propre condition.* » Le travail de Tang Huang-chen s'apparente alors à celui d'une Pina Bausch. Il se cogne à une réalité faite de gestes répétitifs qui disent la difficulté de vivre, de communiquer, de s'aimer.

Pour Frank Muyard, l'installation ou la performance implique toujours, chez Tang Huang-chen, une participation qui est tout sauf solitaire. « *Elle parle directement à la partie la plus personnelle et intérieure de l'individu : celle qui fait qu'il est singulier, différent, et bâti à travers une histoire dont lui seul a la clé.* »

Il y a eu d'autres voyages, comme celui durant lequel l'artiste a interpellé les passants sur une place d'une grande ville d'Espagne pour leur demander de l'aider à retrouver le chemin de sa maison.



Je pars en voyage I – Pékin, 1999.

Il y a eu aussi ce « trip intellectuel » organisé vers « l'île de Bonheur » – version Tang Huang-chen bien sûr, avec les moyens du bord. L'essentiel du dispositif physique est un fragile châssis de bois, installé à quelques centimètres du sol pour délimiter une « île ». Là est placée la silhouette d'un couple enlacé, découpée dans du carton. L'économie de moyens fait ressortir avec force les rouages de notre inconscient face à la problématique du voyage. Si je me rends à Bali ou Tahiti, je serai heureux. Si j'enjambe cette barre de bois, je serai heureux. Le voyage – comprendre ici « le bonheur » – serait donc dans les mots ?

Dans « *Je pars en voyage V* », Tang Huang-chen retourne encore sens dessus dessous un de nos présupposés avec ses cartes postales vivantes. La carte postale, n'est-ce pas, c'est le souvenir par excellence. Elle entreprend d'en reconstituer une, imprimée dans sa mémoire. « *C'est une image de Taiwan très connue, huit personnes sur une plage qui a un côté un peu exotique. C'est l'hiver. Il y a un couple, des enfants, quelqu'un qui tient un animal dans les bras – un singe. C'est très bizarre, pourquoi un singe ? Pourquoi posent-ils sur cette plage ?* » Tang Huang-chen trouve huit personnes pour recomposer ce « tableau vivant ». Mais, plutôt que de leur montrer l'image qu'ils sont censés recréer, elle la leur décrit. Naîtront ainsi plusieurs œuvres photographiques et cinématographiques, réalisées sur des plages de Taiwan, puis de Corée du Sud. « *Ce qui m'intéresse, c'est la communication qui s'installe avec mes acteurs. Je ne parle pas le coréen, et cela a été d'abord de trouver des volontaires, puis de leur expliquer ce que je voulais.* » Tang Huang-chen dirige, met en scène, photographie, filme... Le processus est plus important que le résultat.

C'est une œuvre qui fonctionne sur plusieurs niveaux. Ces photos étranges, comme le souvenir d'un rêve obsédant dont on ne retrouve plus le sens, font travailler l'imaginaire et l'inconscient. Dans ses multiples versions, les cartes postales de Tang Huang-chen composent un étrange album, comme si la mécanique du temps s'était enrayée et revenait inlassablement en arrière pour rejouer ce déclin. Tang Huang-chen semble documenter un monde parallèle où nos réponses sont sans utilité. Des situations absurdes, des « paysages » sans raison, impossibles à interpréter. On ne peut qu'imaginer, conjecturer, jamais conclure.

Ce travail sera récompensé en 2006 par la très réputée Fondation Taishin pour les arts, une consécration tardive pour cette artiste irremplaçable qui, en plus d'avoir participé à la création d'IT Park, fut l'une des initiatrices du Centre culturel Huashan, à Taipei.